

Langue et littérature arabes classiques

M. André MIQUEL, professeur

Le cours a porté sur le *Kitâb al-ʿItibâr*, d'Usâma Ibn Munqidh. A la fin du siècle dernier, Derenbourg fut le premier à appeler l'attention sur l'exceptionnel intérêt de ce texte. A l'occasion de la publication du manuscrit unique de l'Escurial, de sa traduction et d'une étude d'ensemble de l'ouvrage et de son auteur, Derenbourg avait souligné à quel point l'*ʿItibâr* était important pour l'étude de la société arabe, plus particulièrement syrienne, en ce XII^e siècle où elle est confrontée à la présence franque au Proche-Orient.

Il a paru utile, d'abord, de reprendre la traduction française de Derenbourg, à la lumière des observations et corrections apportées par les traductions anglaise de Hitti et, tout récemment, allemande de Rotter. Le cours a été conçu comme l'élaboration de la préface à cette traduction, le tout dans la perspective d'une publication prochaine. Le texte d'Usâma, entre autres difficultés, présente celle d'un dédain parfait de la succession chronologique. Dicté à la fin d'une très longue vie, il en relate les événements dans l'ordre spontané de leur résurgence à la mémoire. C'est cette difficulté qu'il importe de lever, au fur et à mesure de la lecture, si l'on veut étudier l'un des trois problèmes majeurs posés par le contenu et la forme.

Il s'agit, en l'occurrence, des rapports d'Usâma et, plus largement, de l'aristocratie syrienne, avec les Croisés. On s'est plu et replu à souligner non seulement l'existence, mais, le cas échéant, la cordialité, l'humanité de ces rapports, dans les deux sens. Le fait est indéniable, et quelques épisodes ou phrases du livre sont là pour l'attester. Mais il n'est pas constant d'un bout à l'autre de l'œuvre, tant s'en faut. Très précisément, il correspond, dans la réalité, à la première partie de la vie d'Usâma, quand les principautés musulmanes sont obligées de composer avec leurs puissants voisins francs d'Antioche ou de Jérusalem pour continuer à survivre sur l'échiquier politique compliqué de la Syrie du temps, où l'ennemi peut parfois être une principauté musulmane, arabe ou turque. Les choses changent du tout au tout avec Zangi et Nûr ad-Dîn, qui réalisent l'unité syrienne, puis avec Saladin, qui réussit à regrouper dans un même ensemble l'Égypte et la Syrie, ce grand

mouvement allant de pair avec l'idée de la contre-croisade rassemblant les musulmans contre l'ennemi commun. Remis en ordre, si j'ose dire, dans le déroulement continu de la chronologie d'une vie, le texte d'Usâma est parfaitement représentatif de l'histoire, qui mène de l'amitié contrainte à l'hostilité déclarée.

Second problème : celui du genre littéraire dont relève l'œuvre. Pour parler de celle-ci, on a employé les mots de « journal », de « mémoires » ou d' « autobiographie ». Donnée indiscutable : son originalité, son isolement même au sein d'une littérature où l'emploi du « je » vise, non pas à l'illustration singulière d'un individu, mais à l'installation de cet individu, comme témoin, dans une tradition ou une communauté dont il se réclame et dont il entend, après d'autres, fonder la validité : même la célèbre « autobiographie » d'Ibn Khaldûn est dans ce cas. *A priori*, c'est bien de cela qu'il s'agit avec Usâma : l'*ʿitibâr*, l'instruction par les exemples, s'inscrit dans un courant édifiant largement attesté avant et après lui. Il reste pourtant à considérer, noir sur blanc, ce que deviennent et le thème et la tradition dans le déroulement même du texte, tel qu'il a été dicté par Usâma. Au début, l'auteur n'est qu'une pièce parmi toutes celles qui composent le grand jeu de la vie et de la mort, sous l'éclairage constant de l'imprévisible et souveraine liberté du destin. Peu à peu, pourtant, des souvenirs plus personnels se mêlent à cette trame : évocations de la jeunesse heureuse, de la famille, des chasses dans la petite principauté de Chayzar, sur l'Oronte, dans la Syrie du Nord. Le fil conducteur de l'œuvre, pourtant, est toujours visible, je veux dire « la leçon de la vie », présentée comme tout aussi perceptible dans ces souvenirs mineurs que dans les grands événements de l'histoire. Mais le livre, une fois refermé, se rouvre sur un supplément où, ce fil conducteur tout à fait oublié maintenant, on nous présente les souvenirs de jeunesse pour le seul plaisir. Déjà perceptible jusque-là, malgré les conventions de la tradition, l'autobiographie se révèle à plein, l'œuvre marque son originalité foncière dans les lettres arabes : une originalité qui restera sans lendemain jusqu'à l'époque contemporaine.

Dernière remarque : la langue. On s'est étonné des « fautes » dialectales commises par le scribe lors de l'enregistrement de la dictée, sans trouver étrange que ce texte, tel quel, ait reçu l'agrément de l'arrière-petit-fils de l'auteur, qui le déclare, dans une note finale, en tout point conforme à ce qu'Usâma a dicté. L'étrangeté s'accroît, à penser qu'on ait pu traiter si cavalièrement un homme par ailleurs connu pour de nombreuses publications, parfait connaisseur de l'arabe et tenu pour un authentique prince des lettres de son temps. En reprenant et en développant les conclusions de M.I. Shen, on peut estimer que ce qui s'est produit avec le texte d'Usâma est tout le contraire des hypothèses formulées jusqu'ici. Il faut imaginer, en l'occurrence, non pas un scribe qui eût mal tenu sa plume, mais un scribe qui a respecté, avec ses dialectalismes, le texte tel qu'il l'avait reçu de la bouche

d'Usâma. Entre l'arabe rythmé et rimé de certains passages (avec quelques vers, parfois), le classique simple et alerte du corps de la narration, et les dialectalismes qui se font jour surtout (mais pas exclusivement) dans les dialogues, Usâma aurait tenu le pari, fantastique alors, de mettre son œuvre en relation étroite avec la vie même qui l'inspirait, et de rompre la sacrosainte exclusivité du classique pour l'écrit.

*
**

Le séminaire a été consacré à l'étude de quelques textes relatifs aux conduites de guerre, et l'on y a accordé un intérêt particulier moins aux conduites pratiques qu'aux attitudes mentales qui les sous-tendent. Il semble que, du x^e au xiv^e siècle, les changements intervenus dans l'histoire du Proche-Orient médiéval, dans l'armement et la tactique parfois, notamment à l'occasion de la confrontation avec les Croisés, ne se sont pas traduits par un bouleversement, en profondeur, de la représentation que l'on se faisait de la guerre : tel texte de l'Égypte mamelouke, par exemple, reprend sans y rien changer des données de l'époque du califat de Bagdad, au x^e siècle. L'image de la guerre reste tributaire d'une tradition marquée, dès ces origines, par l'Iran, et qui inscrit la guerre dans la série des situations et des comportements relevant de l'éthique des princes. Autre sujet d'étonnement : le thème de la guerre juste (*jihâd*) contre l'ennemi infidèle ne semble pas revêtir l'importance que devraient lui valoir les situations connues par le Proche-Orient après l'an mil. La théorie reste rivée à la tradition et témoigne de l'extraordinaire permanence de ce qu'il faut bien appeler, en l'espèce, un code littéraire.

A. M.

PUBLICATIONS

La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle, t. III : *le Milieu naturel* (Paris, 1980).

Ibn al-Muqaffa', *Le livre de Kalila et Dimna* (rééd. avec nouvelle présentation, Paris, 1980).

Réflexions sur le « Livre des Songes » d'Artémidore d'Ephèse - H'unayn b. Ish'âq (dans *Studia Islamica*, LII, 1980, p. 89-103).

Origine et carte des mers dans la géographie arabe aux approches de l'an mil (dans *Annales E.S.C.*, XXXV, 1980, p. 452-461).

L'Islam d'Ibn Battûta (dans *Bulletin d'Etudes Orientales*, XXX, Mélanges Henri Laoust, 1980, p. 75-83).

Cartographes arabes (dans *Cartes et figures de la terre*, exposition, Paris, Centre Georges Pompidou, 1980, p. 55-60).

AUTRES ACTIVITÉS

Participation à un jury de thèse à l'Université de Rabat.

Colloque « Popoli et paesi » du Centre International d'Etudes sur le haut Moyen Age de Spolète.

Organisation du Colloque de l'Association pour l'Avancement des Etudes Islamiques sur « l'Islam de la seconde expansion ».

Colloque de Senanque sur le conte populaire.

Consultations pour une série d'expositions sur le thème « Marseille et l'Islam ».

Conférence à l'Institut des Hautes Etudes de la Défense Nationale.

Vice-présidence de l'Institut du Monde Arabe. Direction des collections orientales de l'Imprimerie Nationale.

Conseils de Laboratoire du Centre d'Etudes et de Recherches sur les Sociétés méditerranéennes (Aix-en-Provence), de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes (Paris-Orléans). Présidence du Conseil de Direction du Laboratoire Peiresc (Paris-Valbonne). Association pour l'Avancement des Etudes Islamiques. Association pour l'Accueil aux Etudiants du Proche-Orient.